



PIERRE SUZANNE EYENGA ONANA

Université de Yaoundé I

 <https://orcid.org/0000-0002-2001-4472>

Écriture féminine de jeunesse et postulation de l'émergence d'un pays dans *Lettre à Tita 2* : entre anti-modernisme, exaltation passéiste et quête éthique

Female Youth Writing and the Postulation of the Emergence of a Country in
Lettre à Tita 2:

Between Anti-Modernism, Past Exaltation and Ethical Quest

ABSTRACT: Children's literature is sometimes considered to be the poor relation of literary genres throughout the world, as it is often confined to the rank of literature for the very young. Yet, on closer inspection, does this literature not play an important role in establishing national identity? In other words, does it contribute to the spread of tolerance and therefore to living together? Backed by Pierre Barbéris' sociocriticism and structured in three parts, this contribution first illustrates the motivations behind the characters' behavioural imposture; then examines the internal components that articulate the novel's literality. Finally, the analysis shows that Jeanne Abou'ou's *Lettre à Tita 2*, beyond the stigmatization of a poorly assumed modernism or the exaltation of traditional values, deeply encapsulates the writer's desire to postulate an emerging world in which Cameroonians would readily identify themselves.

KEY WORDS: sociocriticism, imposture, modernism, past exaltation, stigmatization, children's literature, emergence

Introduction

Dans notre perception, le concept de « littérature féminine de jeunesse » définit la forme de littérature destinée aux jeunes mais écrite par une femme, comme telle que relevée dans *Lettre à Tita 2* de Jeanne Abou'ou. Dans cette

œuvre, meurtris par des modèles sociopolitiques et culturels importés et inadaptés, les habitants de Zilan-village « s'enfoncent dans les avatars impitoyables de la mondialisation » (FAME NDONGO, 2013 : 12). Dans un style épistolaire, la romancière réévalue leur passé, leur présent et leur avenir, en mettant en scène Edima, un petit enfant qui écrit à Tita, son grand-père, lequel, de son vivant, était le dépositaire des valeurs culturelles zilanaïses.

Dans l'imaginaire populaire, la littérature de jeunesse fait très souvent office de genre misérabiliste ou laissé-pour-compte, alors que « la littérature d'enfance et de jeunesse est partie intégrante de la littérature. Comme elle, elle suit des influences ; comme elle, elle crée ou suit des courants » (ESCARPIT, 2008 : 5). Voilà pourquoi sa variante féminine, qui nous intéresse, ne manque pas d'enjeux heuristiques. Car, « on ne peut faire une histoire véritable de la littérature, si on néglige [...] la constellation des livres de notre jeunesse » (BUTOR, 1968 : 46). L'un des enjeux de ladite littérature est la transmission du savoir. Aussi, s'interroge-t-on sur l'enjeu du message que formule Edima à l'adresse des adolescents et autres jeunes adultes, si ce n'est l'urgence de contribuer à la formation holistique de l'homme nouveau qui impulsera l'émergence de son pays.

La démarche sociocritique de Pierre Barbéris, à travers ses deux axes opératoires que sont *l'explicite* et *l'implicite*, fonde notre analyse. Celle-ci comporte trois parties. La première dissèque les écueils contre lesquels bute Zilan-village depuis la disparition de Tita, son guide. La deuxième s'intéresse à l'esthétique de la romancière camerounaise, tandis que la dernière dessine le tracé du monde neuf qu'appelle de tous ses vœux Jeanne Abou'ou.

1. Explicite et narration des pesanteurs sociales

L'explicite consiste à « traquer ce qui, dans le texte, se trouve dit et dénoté » (BARBÉRIS, 1990 : 140). Les raisons qui poussent le jeune Edima à écrire une lettre à Tita s'inscrivent dans un registre de requêtes litaniques. Affaibli par le vice du mauvais comportement, Zilan-village est frappé de sclérose. Par conséquent, son développement piétine. Les indicateurs caractérisant cette régression irréversible sont, entre autres, l'irrespect des us et coutumes qui maintenaient le village sur le droit chemin.

1.1. La gestion calamiteuse des us et coutumes

Les us et coutumes constituent « le limon des relations interhumaines. [Leur] contenu idéologique vise d'abord et avant tout l'apprentissage de la vie sociale »

(KONAN YAO, 2017 : 29–30). Leur bonne maîtrise et leur juste gestion favorisent l'éclosion de la vie bonne au sein d'une région. Voilà pourquoi Chevrier pense que « la manipulation de la parole n'est [...] en aucune façon le fruit du hasard, mais elle fait au contraire l'objet de soins constants dans le processus d'éducation et de perfectionnement des individus » (1986 : 14). La cohésion du groupe fondée sur le respect par ses membres de ses préceptes régisseurs n'est pourtant pas l'apanage des Zilanis. Le texte dépeint le visage d'une société décapitée, en proie aux faillites comportementales diverses. Rongés par des vices tels que l'égoïsme, les hommes tournent le dos aux valeurs nobles qui promeuvent l'altruisme. À l'instar de *Deux caïmans dans un marigot* de Fernand Ndinda Ndinda (2011), où un sous-préfet corrompu fausse le jugement dans une affaire de succession, l'univers qu'offre à lire Abou'ou est symptomatique d'un malaise éthique profond. Supposés être des modèles de conduite et d'éthique pour la jeunesse, les parents se constituent plutôt anti-modèles et parfois monstres sans scrupules face à leurs propres enfants. Pointant du doigt ce type de « personnage asocial »¹, dont la volonté est de détruire, Edima déplore le fait que « certains manifestent ouvertement l'ambition de destruction de leur propre descendance en les maudissant sans motif valable, pactisant avec la magie pour supprimer leur vie ou pour anéantir tout effort de progrès de leur part » (ABOU'OU, 2013 : 38).

Si l'on définit l'inertie comme « une force de résistance au mouvement ou un changement de mouvement » (OLINGA, 2009 : 13), alors on comprend pourquoi ce vice se révèle un mode de vie inopérant dans la trame abou'ousienne. Son principal mode de déclinaison reste la pratique de la sorcellerie, force antinomique au progrès humain, tant elle s'oppose à l'émergence des jeunes. Il s'agit d'une stratégie de tuerie gratuite. Quant à précisément la mort, elle cesse d'être l'occasion adéquate pour commémorer dans l'unité la mémoire du disparu, afin que l'âme du défunt repose en paix. Elle devient le motif tout trouvé pour donner libre cours à de futiles libations lorsqu'elle n'est pas l'occasion trouvée pour sous-tendre de vaines démonstrations de force empreintes de vantardise : la mort ne fait plus peur. À bien y voir, l'argument de Birago Diop² devient insensé, car les morts semblent désormais morts. Autant de travers qui font dire à Edima que « le cercueil est exhibé afin que tout le monde puisse avoir l'occasion d'imaginer sa valeur financière et surtout la comparaison avec celui du précédent défunt » (ABOU'OU, 2013 : 39).

Comme le relève Konan Yao, « dans la société africaine traditionnelle, la gratuité de l'art ne se conçoit pas : toutes les occasions sont bonnes pour enseigner et éduquer » (2017 : 30). Autrement dit, tout acte posé dans la société du texte vise à agrémenter le séjour terrestre des lecteurs en les initiant à la pratique

¹ Que Konan Yao appréhende comme opposant institutionnel parce qu'il se positionne en marge des normes sociales eu égard aux actions posées.

² Lui, affirmait dans le poème « Souffles », que « les morts ne sont pas morts ».

des valeurs éthiques. Seulement, certaines pratiques culturelles, telles que la dot, sont en rupture totale avec la symbolique initiale qui l'entoure. Elle consistait pour une famille à accorder la main de sa fille à sa belle-famille. À présent, la dot offre l'occasion à la famille de la bru de s'enrichir illicitement sur le dos du futur marié comme le souligne Edima : « la famille de la future mariée dresse actuellement une liste des articles à acheter. En plus des articles, une grosse somme d'argent doit y être adjointe » (ABOU'OU, 2013 : 76). La modernité prend ainsi en otage les valeurs villageoises authentiques.

1.2. La modernité et la télévision : des pesanteurs pour l'émergence ?

La littérature de jeunesse permet d'établir une passerelle entre ce qu'on apprend et la manière de le mettre en pratique, scellant ainsi le passage « de la didactique au divertissement » (ESCAPIT, 2008 : 12). Elle se prête au jeu qu'Olinga qualifie de *transition totale*. Il s'agit d'une période marquant le passage sur tous les plans d'un système de gestion à un autre. Le passage en question s'avère douloureux pour Zilan-village au plan juridique. La transition erronée d'un système traditionnel à un autre dit moderne pénalise la jeunesse villageoise. Par le passé, les villageois s'accommodaient bien de l'arbre à palabre pour juger leurs affaires, tandis qu'aujourd'hui, la modernité n'assume pas le vivre ensemble entre les hommes. Parce que ces derniers ne donnent plus aucun sens aux vertus telles que la fraternité et le pardon, Edima pointe du doigt les incongruités d'une modernité qui a instauré une juridiction dure fondée sur la loi : « tous les problèmes sont portés devant les autorités publiques. Même les différends qui opposent les frères de même mère, se règlent devant ces inconnus » (ABOU'OU, 2013 : 38). Le principal grief formulé par la jeunesse à l'endroit de la modernité est qu'elle ne donne pas de sens aux droits de l'enfant. Ce dernier peut ainsi *oser* gagner un procès après avoir traîné son parent en justice. Dans un double questionnement rhétorique, Edima, qui n'avalise pas ce qui lui apparaît comme un sacrilège, marque ainsi son désarroi : « leur logique est délirante. Ils traitent des problèmes de père et fils et donnent même souvent raison au dernier. Un fils doit-il avoir raison devant son père ? Est-ce ce que tu nous as appris ? » (2013 : 38).

Bien qu'appréhendée comme une invention louable, la télévision est indexée car les programmes diffusés pèchent par une trop grande libéralisation des opinions. Ce média encense alors les tabous à cause d'une modernité liberticide qui encadre toute atteinte à la pudeur. Dans un style injonctif déployé en vue de mettre en exergue l'usage itératif des expressions *on montre*, ou *on y montre*, Edima s'exprime sur les tenants d'une modernité libertaire qui, pour lui, mène la jeunesse à la perdition :

On tue en toute impunité devant nos enfants. On leur montre en direct des exécutions de ceux qu'ils jugent méchants. On brûle des villes entières avec femmes et enfants [...] on montre comment on peut mentir sans se faire rattraper [...] on y montre des parents se promenant en caleçon devant leurs enfants ; les êtres humains accomplissent l'acte sacré de procréation sous les regards admiratifs des tiers.

(2013 : 42)

Toutefois, le sens profond d'un roman ne saurait se révéler dans l'occultation de l'esthétique qui l'article implicitement car, « c'est dans la forme même que le romancier donne au mode d'existence sociale de ses personnages, de leur décor, et de leur destin, et alors qu'il pense en fournir une image authentique ou vraisemblable, que se glisse le geste idéologique » (REUTER, 1996 : 69).

2. L'implicite : entre écriture et quête éthique

L'implicite consiste à montrer qu'«un texte n'est pas fait que de chose en clair et qu'on n'avait pas pu ou pas voulu voir. Un texte est aussi un arcane qui dit le sociohistorique par ce qui ne paraît qu'esthétique, spirituel ou moral» (BARBÉRIS, 1990 : 140). Ressortissant à la littérature de jeunesse, *Lettre à Tita 2* cristallise une écriture innovante qui l'inscrit dans la culture Ekang. Encore appelés « les Seigneurs de la forêt » et issus du groupe dit Pahouin (BETI, FANG, BULU), les Ekang accordent un intérêt particulier et un respect scrupuleux aux us et coutumes qui dirigent leur vie et sous-tendent leur tradition millénaire. Si tel n'est plus le cas dans le récit abou'ousien, force est toutefois d'affirmer que plusieurs ressorts articulent l'implicite langagier chez cette écrivaine, à savoir l'intertextualité, l'intergénéricité, les anachronies narratives et le récit enchâssé.

2.1. La dynamique intertextuelle

L'intertextualité fait valoir l'argument qu'«un texte ne peut s'inscrire indépendamment de ce qui a été déjà écrit et il porte, de manière plus ou moins visible, la trace et la mémoire d'un héritage et de la tradition» (PIÉGAY-GROS, 1996 : 7). Dans *Lettre à Tita 2*, la lisibilité intertextuelle s'opère par le biais de diverses manœuvres, dont la citation et la parodie.

La citation renvoie à la convocation « explicite d'un texte, à la fois présenté et distancé par des guillemets » (GENETTE, 1982 : 87). Plusieurs citations sont inscrites au cœur de la narration de Jeanne Abou'ou, qui soulèvent la question du

mépris des aînés. Se référant à l'intertexte biblique, précisément à Exode 12:12 ou encore Ephésiens 6:2, Edima montre à son grand-père que le déficit éthique est au comble de l'imposture comportementale : le respect n'est plus à l'ordre du jour. Comme pour recentrer l'apport de la Bible dans la construction des mœurs villageoises, Edima va jusqu'à avaliser l'idée que le mépris des Anciens par les jeunes débouche parfois sur la mort à la fleur de l'âge de ces derniers. Seule la mise en pratique du verset du Décalogue qui suit peut contribuer à les remettre sur le droit chemin : « honore ton père et ta mère, c'est à ce prix que tu vivras longtemps sur terre » (ABOU'OU, 2013 : 38).

De même, dans l'optique de sensibiliser les hommes à l'urgence d'associer la femme dans la gestion indiscriminée des affaires de la cité en affichant l'idée que « toutes les femmes sont exploitées par le système patriarcal » (THIAM, 1978 : 183), une adhérente de l'Association Femmes dynamiques de Zilan-village s'exprime à travers cet adage populaire : « on ne fait pas d'omelettes sans casser les œufs » (ABOU'OU, 2013 : 49). Certes, l'adage constitue un marqueur du genre oral mais le fait de le citer *in extenso* en fait un intertexte déployé sous la forme de la citation. En convoquant cette citation connue, le personnage atteste qu'il serait prétentieux d'évoquer l'égalité juridique entre l'homme et la femme sans toutefois abroger la logique essentialiste des rapports de sexe qui établit la femme comme un « être né à genoux aux pieds de l'homme » (BEYALA, 1995 : 77).

En deçà de ladite citation, on relève que « l'œuvre littéraire peut se construire en référant à d'autres œuvres en les transformant comme dans la parodie » (GENETTE, 1982 : 93). Celle-ci correspond à la modification d'un énoncé initial dont on maîtrise toutefois le message. Ironisant au sujet des paresseux qui recourent aux moyens illicites pour réussir, Edima les considère comme « les adeptes de multiples autres chemins qui mènent à la Rome de la prospérité » (ABOU'OU, 2013 : 61). Il s'agit en réalité d'une parodie de l'expression « tout chemin mène à Rome ». Le discours du narrateur est aussi ponctué de figures de rhétorique, notamment la figure du paradoxe et l'interrogation rhétorique.

2.2. Les figures de rhétorique

La particularité de l'interrogation rhétorique réside dans ce qu'elle ne requiert pas obligatoirement de réponse, car elle est suggérée directement dans l'énoncé ou à l'avance connue par la personne qui la pose » (ROBRIEUX, 2000 : 101). Figure récurrente dans le roman, elle sert de toile de fond, dès la première page du récit aux soliloques du narrateur, et intervient lorsque ce dernier s'interroge sur les ambiguïtés de sa vie. Introduite par l'expression *sais-tu Tita*, elle instaure un dialogue tacite entre le vivant et le disparu afin de dévoiler les affres d'une société en proie au chaos : « sais-tu Tita, que la famine est devenue une réalité quotidienne à Zilan-village ? [...] Sais-tu Tita, que [...] toutes les cultures

sont désormais destinées à la vente ? » (ABOU'OU, 2013 : 23–25). S'il faut relever qu'Edima n'attend aucune réponse immédiate de la part de son interlocuteur invisible, force est néanmoins d'affirmer qu'il en espère une solution miraculeuse d'outre-tombe de la part de son grand-père qu'il tenait pour modèle d'éthique. Une telle conviction infantile se polarise également dans le paradoxe.

Le paradoxe, quant à lui, désigne « une affirmation ou un raisonnement qui contredisent une idée généralement admise » (ROBRIEUX, 2000 : 90). Dans la société idéale postulée dans *Lettre à Tita 2*, la vertu est sublimée, tandis que le vice est réprimé. Le paradoxe naît du basculement noté dans l'échelle des valeurs à travers le dévoilement du vrai visage de certaines gens. Ayant par voie d'inceste mis enceinte sa fille, Bitoo n'est ni sévèrement puni par les siens, ni condamné par le moindre tribunal ancestral. Relevant un tel paradoxe pour le déplorer, le narrateur affirme que Bitoo « a continué à être autant respecté au village qu'avant l'éclatement au grand jour de cette abomination » (ABOU'OU, 2013 : 30). Par-delà l'inscription en son sein de figures de rhétorique, le roman de Jeanne Abou'ou s'illustre comme un récit inter-générique.

2.3. L'intergénéricité, un mélange révélateur

Le roman analysé foisonne de genres littéraires. Ce mélange de genres imprime de la variété dans la stratégie adoptée dans la narration du quotidien des Zilanais. Elle est construite autour des genres théâtral et policier, dans un arrière fond d'oralité africaine qui n'est pas sans rappeler le conte.

Le genre théâtral s'identifie à travers le *monologue*. Au théâtre, il définit « une scène d'un personnage qui se parle à lui-même [et qui] livre les états d'âme, les conflits intérieurs, les projets, les jugements » (GLORIEUX et al., 1995 : 106). Blessé dans son orgueil de *nouveau riche*, Tara juge indécente la proposition du chef du village l'invitant à s'affilier au rang de ses notables. Dans un soliloque qui illustre son orgueil, il se parle à travers la prégnance d'une question rhétorique, des interjections et de l'emphase introduite trois fois par le présentatif *c'est* : « ces gens sont donc aussi idiots au point de ne pas savoir que moi Tara, je peux faire d'eux ce que je veux ? J'ai de l'argent ! C'est le plus important aujourd'hui ! C'est moi qui commande ! C'est moi le chef pauvres cons » (ABOU'OU, 2013 : 65).

En deçà du genre dramatique, le genre oral se distingue, quant à lui, à travers les indices du conte introduits par les expressions *ce soir-là* ou encore *ce jour-là*. Ils situent le lecteur dans le temps de l'histoire : « ce soir-là, j'étais assis à la véranda [...] c'est alors que ce jour-là, comme je te le disais... » (2013 : 63). Bien plus, l'usage par sept fois des expressions interpellatrices *sais-tu Tita ; tu sais, Tita ;* ou simplement *Tita ! Cher Tita !*, montre davantage qu'en Afrique, un vivant peut converser avec un mort et en espérer des réels changements pour

son avenir : « [...] sais-tu Tita, que le deuil au village est devenu une occasion de parade populaire ? » (2013 : 83).

Par ailleurs, le genre oral se manifeste sous le mode de l'anticipation ou *prolepse*, par le biais du style direct. Il est relevé lors de toutes les prises de parole d'Edima. Déployée dans l'occurrence qui suit grâce à l'usage du verbe « lire » au futur simple, la prolepse permet d'annoncer à l'avance ce que fera Edima pour rapidement entrer en contact avec son grand-père lorsque ce dernier trouvera la lettre. Le jeune destinataire apostrophe effectivement son interlocuteur invisible dans un soliloque ayant valeur de prolepse : « pourquoi ne pas lui faire une lettre et la déposer sur sa tombe ? Il la lira forcément ! » (2013 : 21). Toutefois, la stratégie d'exorcisation d'un passé nostalgique et la postulation de l'émergence d'un pays se négocient parfois à travers le recours aux *analepses* et au récit enchâssé.

2.4. L'anachronie analeptique et le récit enchâssé

L'analepse définit « toute évocation après coup d'un événement antérieur au point de l'histoire où l'on se trouve » (GENETTE, 1972 : 71). Cette manœuvre diégétique est visible dans la révélation des mésaventures d'Assounou Philémon, alias Tara. Son récit ponctue celui de la faillite éthique qui plombe le développement de Zilan-village à travers la déperdition de la jeunesse et l'avènement d'une modernité jugée outrageante. Ainsi, de la page 62 à la fin du roman, on assiste, épisode après épisode, à la chronique de la vie de Tara, d'abord comme assistant-acheteur de cacao malhonnête, puis, comme commerçant aux côtés de Monsieur Laitue, qu'il fera agresser par ses amis, jusqu'à ses meurtres, son intronisation monnayée comme chef de Zilan, finalement sa mort. Omniscient et ironique, le narrateur Edima revient sur les frasques scolaires d'un arriviste politique en ces mots : « Tara avait quitté les bancs de l'école au milieu du deuxième trimestre de sa classe du cours moyen première année, [...]. Il aura erré au village pendant quelques mois avec au menu, quelques forfaits çà et là » (ABOU'OU, 2013 : 67). Les épisodes de la vie mouvementée des personnages se perçoivent mieux dans un récit enchâssé.

Récit enchâssé ou *récit-tiroir*, *Lettre à Tita 2* n'offre pas une narration linéaire. Le récit cadre se trouve fécondé par des intrusions de récits seconds qui s'imbriquent pour susciter l'effet de suspense. On peut ainsi évoquer le récit de neuf pages de Bitoo, l'oncle d'Edima, englué dans des pratiques incestueuses avec ses cousines et ses nièces, et celui de son fils. Ce récit est suivi des conséquences déplorables de l'inceste sur la famille, à travers le récit de la naissance de Papi, enfant zoophile issu des œuvres d'un père et de sa fille. L'histoire montre comment cet enfant, à l'instar de son père, prendra du plaisir « à assouvir ses désirs zoophiles en direction de toutes les races d'animaux domestiques : chiens, chats, poules, chèvres » (2013 : 34).

Au terme de l'examen esthétique-thématique du récit étudié, il apparaît qu'«écrire, c'est d'abord déstructurer [...] désorganiser le monde pour tenter de le reconstruire en le présentant autrement» (BARTHES, 1966 : 33). Le roman d'Abou'ou n'échappe pas à ce truisme.

3. De la vision du monde d'Abou'ou

La force éthique du récit d'Abou'ou réside dans sa capacité à susciter un univers neuf débarrassé des oripeaux du vieil homme. Il s'agit pour elle de dessiner le tracé d'un monde nouveau qui ne soit ni une exhibition de l'anti-modernité, ni une exaltation passéiste, mais davantage la postulation d'une société éthique susceptible d'impulser l'émergence du pays.

3.1. Anti-modernité ou exaltation passéiste ?

Ni l'une ni l'autre, car la romancière pointe son dard contre une modernité assimilationniste qui se pose, s'impose et s'oppose aux traditions africaines. Pour Jacques Fame Ndongo, cette modernité, «avec violence, frappe à la porte de l'autonomie animale, presque végétale de ces habitants, et qui s'impose au détriment d'un *modus vivendi* dont les valeurs s'éteignent» (2013 : 8). Le grand-père Tita symbolise ce passé, tant il montrait la voie éthique et humaniste empreinte de rigueur, aussi bien à la jeunesse qu'aux adultes de sa communauté. Voilà pourquoi en son absence, le village de Zilan se trouve déboussolé. Le recours au passé est ensuite le signe qu'aucune identité ne peut efficacement se bâtir dans l'occultation de son histoire. Convaincu que «l'État nouveau [...] doit succéder à l'État colonial» (MOURALIS, 2005 : 8), Edima consulte Tita, persuadé que depuis l'au-delà, celui-ci peut mouler à nouveau l'avenir de Zilan-village. D'ailleurs, après l'arrestation du malfrat Tara et l'émancipation de Zilan-village de la mainmise de cet imposteur, Edima y voit la marque de l'au-delà : «je sais bien que c'est vous de l'au-delà, qui avez mené cette action – de sauvetage – du village, votre village» (ABOU'OU, 2013 : 82).

L'anti-progressisme d'Abou'ou doit être compris non comme une forme de rejet de la modernité, mais comme sa volonté de lui insuffler les relents d'un vivre-ensemble fondé sur le respect des valeurs authentiques dans le cadre d'une culture de la mondialisation. Celle-ci a montré ses limites en prônant «l'uniformisation par le bas, [...] l'ultralibéralisme sauvage sur les marchés mondiaux» (METTE, 2005 : 34), y compris dans la diffusion des programmes de télévision. Bien que le narrateur salue son avènement, Edima ne souligne pas moins l'in-

congruité qui en résulte à travers un style emphatique : « c'est bien l'arrivée de cette chose extraordinaire qui marque le début de notre descente aux enfers, descente qu'elle continue d'ailleurs à diligenter » (ABOU'OU, 2013 : 41). Il s'agit donc, comme l'affirme Mouralis, de « mettre l'accent sur un certain nombre d'alternatives essentielles » (2005 : 13). Une telle option s'avère porteuse dans la quête de l'émergence d'un pays.

3.2. En quête de l'émergence d'un pays

L'*émergence*, au Cameroun, telle qu'indiquée dans le document *Cameroun Vision 2035*³, renvoie au train de mesures réformatrices qui, à terme, conduira ce pays au développement. Ladite émergence n'est pourtant envisageable que si elle est corrélée à l'éthique perçue comme « l'ensemble des [...] convenances et des conventions qui favorisent le "devoir-vivre-ensemble" dans la société » (MVOGO, 2008 : 189). L'éthique ainsi appréhendée avalise l'argument que l'émergence du Cameroun est tributaire de la naissance en son sein d'un homme éthique, seul capable d'impulser la dynamique du développement prospecté. Sans forcément présenter le profil du surhomme de Nietzsche, l'homme éthique postulé est mû par le sentiment d'un humanisme vibrant. Soucieux du strict respect des valeurs et vertus fondamentales qui conditionnent l'avènement de tout développement futur, il incarne l'altruisme et reste animé de l'esprit du vivre-ensemble. Homme libre, il s'affranchit continuellement des contingences sociales antiprogressistes qui hypothèquent le développement et confinent l'individu dans des carcans tels que la corruption, l'irrespect, l'inceste, le vagabondage sexuel, la mal gouvernance, les détournements de toutes sortes, pour ne citer que ces cas.

Par ailleurs, parce qu'il émerge de la conjonction de tous les partenariats entre acteurs sociaux, l'homme éthique travaille à l'autonomisation multiforme de la femme. Il développe à son égard, des rapports d'égalité, puisque « les femmes sont des artisans incontournables du développement et [...] garantes des valeurs sociales » (ABOU'OU, 2013 : 52). L'homme éthique ambitionne ainsi de faire de la gent féminine une vectrice prioritaire et indispensable du développement holistique. Bien plus, il se définit au confluent des pays voisins comme un acteur stratégique des échanges bilatéraux et multilatéraux gagnants-gagnants, sans avoir à ironiser, comme Edima : « ceux qui nous commandent trouvent que c'est un atout que d'avoir les voisins qui achètent tout [...] nous n'arrivons plus à acheter de quoi manger sur notre propre marché avec les moyens que nous avons, car le voisin propose plus d'argent que nous et prend tout » (2013 : 28).

³ En ligne : <https://landportal.info/es/node/15703>. Date de consultation : le 8 septembre 2019.

Conclusion

À tout prendre, la littérature féminine de jeunesse produite par Jeanne Abou'ou s'offre comme une tribune visant à exorciser la société des pesanteurs qui entravent son émergence. Hymne à la sagesse, ce texte, qui réinvite la jeunesse au banquet de sa renaissance, appelle une synergie d'actions concertées entre acteurs sociaux dans l'optique d'impulser l'émergence d'un pays à travers la postulation d'un homme éthique postcolonial. Ce visionnaire, ni radicalement antimoderniste, ni définitivement passiste, dessinera les trajectoires d'un pays émergent prêt à apporter sa contribution à l'édification d'une mondialisation équitable ne rimant ni avec l'assimilation des uns ou l'ostracisation des autres, mais celle fondant son mode d'agir sur des partenariats féconds. Force est ainsi de convenir que la littérature de jeunesse cristallise véritablement une « somme des réponses possibles aux questions réelles que se posent un homme, et à travers lui, une époque, une civilisation et, à la limite, l'humanité » (DOUBROVSKY, 1966 : 93).

Bibliographie

- ABOU'OU, Jeanne Marie Rosette, 2013 : *Lettre à Tita*. T. 2. Yaoundé, Fleurus Afrique.
- BARBERIS, Pierre, 1990 : « Sociocritique ». In : Daniel BERGEZ et al., eds. : *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*. Paris, Bordas, p. 121–149.
- BARTHES, Roland, 1966 : *Critique et vérité*. Paris, Seuil.
- BEYALA, Calixthe, 1995 : *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales*. Paris, Spengler.
- BUTOR, Michel, 1968 : *Répertoire III*. Paris, Éditions de Minuit.
- CHEVRIER, Jacques, 1986 : *L'arbre à palabres : essai sur les contes et récits traditionnels d'Afrique noire*. Paris, Hatier, p. 12–15.
- DIOP, Birago, 1947 : « Souffles ». In : *Les contes d'Amadou Koumba*. Paris, Présence Africaine.
- DOUBROVSKY, Serges, 1966 : *Pourquoi la nouvelle critique ?* Paris, Mercure de France.
- ESCARPIT, Denise, 2008 : *La Littérature de jeunesse. Itinéraires d'hier à aujourd'hui*. Paris, Magnard.
- GENETTE, Gérard, 1972 : *Figures III*. Paris, Seuil.
- GENETTE, Gérard, 1982 : *Palimpsestes. La Littérature au second degré*. Paris, Seuil.
- GLORIEUX, Jean et al., 1995 : *Français. Mieux lire. Mieux écrire. Mieux parler*. Paris, Bordas.
- KONAN YAO, Lambert, 2017 : « Littérature orale africaine et intégration sociale : l'exemple du conte ». In : Diakiridia KONE, Aboudou N'GOLO, eds. : *De l'altérité à la poétique du vivre ensemble dans la littérature africaine*. Paris, L'Harmattan, p. 13–40.
- METTE, Isabelle, 2005 : « La détérioration des "termes de la chance" : échange inégal et littérature ». *Notre Librairie*, n° 157, p. 28–35.
- MOURALIS, Bernard, 2005 : « Littérature et développement : des concepts aux œuvres littéraires ». *Notre Librairie*, n° 157, p. 8–13.

- MVOGO, Faustin, 2008 : « Littérature maghrébine : quête, requête ou conquête de l'éthique ». *Annales de la FALSH*, n° spécial, p. 189–197.
- NDINDA NDINDA, Ferdinand, 2011 : *Deux caïmans dans un marigot*. Yaoundé, Afrédit.
- NDONGO FAME, Jacques, 2013 : « Préface ». In : *Lettre à Tita*. T. 2. Yaoundé, Fleurus, 2013, p. 7–14.
- OLINGA, Alain Didier, 2009 : *Propos sur l'inertie*. Yaoundé, CLE.
- PIEGAY-GROS, Nathalie, 1996 : *Introduction à l'intertextualité*. Paris, Dunod.
- REUTER, Yves, 1996 : *Introduction à l'analyse du roman*. Paris, Dunod.
- ROBRIEUX, Jean-Jacques, 2000 : *Rhétorique et argumentation*. Paris, Nathan.
- THIAM, Awa, 1998 : *La Parole aux négresses*. Paris, Denoël-Gauthier.

Note bio-bibliographique

Intéressé par l'épistémologie des littératures africaine et africaine-américaine, les modalisations littéraires du vivre ensemble, les *feminist* et *Gender Studies*, **Pierre Suzanne Eyenga Onana**, maître de conférences à l'Université de Yaoundé I, a participé à plusieurs colloques (internationaux en Europe et en Afrique. Auteur d'une cinquantaine d'articles parmi lesquelles « *Ma traquée* d'Ibrahim Fioko à l'épreuve des stéréotypes de genre : de la métaphorisation de l'imposition essentialiste à la postulation du vivre ensemble » (GRELCEF-Canada-2018); « *Le Briseur de rosée* d'Edwige Danticat : une graphie de la quête identitaire et du mal-être haïtien à l'ère des Duvalier » (Archives Contemporaines-Paris-2018), il a publié quatre ouvrages dont *Le genre dans tous ses états. Perspectives africaines*.

eyonapiers@gmail.com